

et qui s'en retournaient avec promesse d'être le lendemain exacts au rendez-vous.

Parmi ceux-ci était Révéron.

Le lendemain, à neuf heures du matin, la cour, pleine de monde, présentait un spectacle d'une animation singulière.

Cette cour, en forme de fer à cheval, était fermée par une grille de fer ouvragé à travers laquelle on apercevait une large pelouse, s'espaçant entre deux allées doubles de marronniers.

À l'entrée de la pelouse, les deux meutes du marquis, cent quarante chiens du Poitou et de la fine et forte race des Ardennais à poil dur — tous selon leur race, du même pelage. Le chef d'équipage, les quatre piqueurs et les valets de chiens étaient rangés en avant de la meute, la bride de leurs chevaux passée dans le bras gauche, la trompe dans la main droite.

À neuf heures, Mathilde arriva avec son père. Elle portait un costume noir d'amazone qui rehaussait sa grâce et faisait valoir la richesse de sa taille, allongée et cambrée par son corsage découpé sur les hanches. Elle montait un magnifique alezan fièrement planté sur ses jambes nerveuses et dont la peau, fine comme le velours, le poil lissé, laissait voir le réseau des veines où circulait un sang brûlant, une ardeur dévorante ; les yeux étaient de feu.

Quand Mathilde et Révéron furent entrés, comme on n'attendait qu'eux, le marquis leva sa cravache et donna un signal.

Alors les trompes sonnèrent une fanfare.

Et la chasse sortit.

Il faisait un froid sec et vif. Le soleil brillait, éclairant les lointains dorés de la forêt que chaque gelée dépouillait de ses feuilles, et où les grands arbres montraient, dans une nudité triste, leurs branches tordues et leurs rameaux grêles, maigrement découpés en silhouettes sur l'azur d'un ciel sans nuage.

La première partie de la chasse se passa sans incident. Une demi-heure après le départ, le cortège arrivait dans le bois au rendez-vous, où les valets de limiers attendaient. Leur rapport apprit à Gaspard, qui conduisait la chasse avec beaucoup d'entrain, que le cerf, un vieux dix-cors, était remis à quelque cent mètres de là.

Les dispositions de l'attaque furent aussitôt réglées et le marquis indiqua, d'après son habitude du bois, le placement des relais de chiens et de chevaux.

Cela fait, on alla frapper aux brisées.

Quelques minutes après, les cris des chiens apprirent aux chasseurs qu'ils avaient rencontré la voie : les cris redoublèrent, changeant de ton, et les trompes sonnèrent le lancer.

Tout d'abord, le cerf, sagement mené par de vieux chiens d'attaque, se fit battre dans un canton de peu d'étendue de telle sorte que tout le monde put suivre au petit galop.

Mathilde, Gaspard et Révéron ne se quittaient pas ; bientôt l'aspect de la chasse changea. Le cerf donna dans le premier relais qui prit chaudement la voie.

La course devint plus vive. Chacun tira de son côté ; Révéron suivit, à son entente, le sentier qui devait cou-

per la chasse ; Gaspard ne s'éloigna pas de sa fiancée, et continua de galoper auprès d'elle. La meute passait devant eux, tantôt à leur droite, tantôt à leur gauche. Ils étaient l'un auprès de l'autre, si près, que de temps en temps l'haleine des chevaux se mêlait, leurs flancs se touchaient et alors le genou de Gaspard frotait les deux genoux de l'amazone.

Leurs regards se croisaient.

Ils ne s'étaient encore rien dit, tout à l'ardeur de la chasse magnifique.

Au début, seulement, avant de partir, la jeune fille avait pu glisser dans l'oreille du marquis, vivement, ce mot :

— Il faut que je vous parle !

La chasse leur donna bientôt l'occasion qu'ils cherchaient.

Depuis une demi-heure, les trompes n'avaient pas cessé de sonner, lorsque tout à coup, elles se turent. On entendit des claquements de fouets.

Les aboiements devenaient plus rares et moins vifs. Il y avait un change et il fallut beaucoup de peine pour remettre le cerf sur pied ; les veneurs dispersés eurent le temps de se rejoindre. La terre était sèche, la voie haute. Les chiens, altérés, donnaient mollement, cherchaient une mare où se désaltérer. Piqueurs et valets étaient sur les dents.

Lorsque l'animal fut rejoint, la chasse devint plus animée, plus impétueuse. Les relais donnaient. Le cerf ne cherchant plus à ruser, perçait maintenant droit devant lui, avec une rapidité et une vigueur inouis, à travers taillis, futaies, ou fourrés impénétrables. En quelques secondes la chasse fut de nouveau dispersée, chacun, pour la suivre, s'abandonnant à ses inspirations.

Et de nouveau Gaspard et Mathilde se retrouvèrent seuls, galopant côte à côte.

Ils ralentirent l'allure de leurs chevaux ; le silence se fit autour d'eux ; à peine de temps en temps distinguait-on les sons du cor ou un cri de la meute, apporté par le vent.

Les jeunes gens s'arrêtèrent tout à fait.

— Gaspard, dit Mathilde, dont la belle et pâle figure était animée par la course et l'émotion, dont les yeux étincelaient, dont les narines étaient dilatées, dont l'haleine pressée gonflait à petits coups son corsage, — Gaspard, que je suis heureuse de vous voir enfin seul et de pouvoir vous parler !

— Chère Mathilde !

— Vous m'aimez toujours ?

— Je t'aime... en doutes-tu donc ?

— Non.

Bien qu'elle fût certaine de ne pas être entendue, car ils étaient à l'entre-croisement de plusieurs sentiers et pouvaient, à travers les arbres dépouillés, surveiller la forêt autour d'eux, cependant elle parlait à voix basse.

— Gaspard, je suis assaillie de pressentiments sinistres, depuis quelques jours. Il me semble qu'un grand malheur me menace... D'où viendra-t-il ? Je ne le sais pas... mais j'ai l'âme troublée...